

# LE CHERCHEUR

REVUE ÉCLECTIQUE

VOL. I.

1<sup>ER</sup> DÉCEMBRE 1888.

No. 7.

## Le Cœur du R. P. Lacordaire

*Discours prononcé à Sorèze pour l'inauguration du monument du  
R. P. Lacordaire, le 23 juillet 1888, par Mgr de Cabrières,  
évêque de Montpellier*

Messeigneurs [1],

Mesdames,

Messieurs,

Lorsque, à quelques années d'intervalle, deux poètes, des plus grands parmi les écrivains de Rome, se flattaient d'avoir conquis par leurs œuvres une renommée " plus durable que l'airain ", " plus haute que les pyramides royales " de Memphis ou de Thèbes ; lorsqu'ils s'écriaient, avec une légitime fierté : " Nous ne mourrons pas tout entiers ", " la meilleure part de nous-même échappera à la destruction " [2] ; Horace et Ovide se livraient à l'enivrement de l'orgueil. Ils tressaillaient par avance devant la gloire, constamment rajeunie, dont l'éclat devait illuminer leur front, sous les regards de la postérité. Mais ils exprimaient aussi, sciemment ou à leur insu, l'un des plus profonds besoins de l'âme humaine, le désir de l'immortalité. C'est précisément parce que la mort moissonne à chaque instant dans les rangs de l'hu-

[1] Mgr Fonteneau, Mgr Grimardias.

[2] Exegi monumentum ære perennius,  
Regalique situ pyramidum altius ;  
Quo non imber edax, non aquilo impotens  
Possit diruere, aut innumerabilis  
Annorum series et fuga temporum.  
Non omnis moriar ; multa pars mei  
Vitabit Libitinam. Usque ego postera  
Crescam laude recens.....

Horat., carm. XXX. Od. V.

Jamque opus exegi, quod nec Jovis ira, nec ignis,  
Nec poterit ferrum, nec edax abolere vetustas,  
Cum volet, illa dies, quæ nil nisi corporis hujus  
Jus habet, incerti spatium mihi finiat ævi :  
Parte tamen meliore mei super alta perennis  
Astra ferar, nomenque erit indelebile nostrum :  
Quaque patet domitis Romana potentia terris,  
Ore legar populi : perque omnia sæcula fama,  
[Si quid habent veri vatum præsentia] vivam.

Fin des *Métamorphoses* d'Ovide.

manité ; c'est parce que ses coups ne respectent rien et frappent indistinctement à " la cabane du pauvre et au Louvre des rois ", c'est pour cela que chaque homme, depuis qu'il y a des hommes sur la terre, essaie de dérober quelque chose de lui-même à l'inévitable catastrophe du tombeau. Ce que se promettaient les riches d'Athènes ou les grands de Rome lorsqu'ils érigeaient des statues dans leurs opulentes demeures ou sur la place publique de leurs cités natales, c'était, avec la différence des temps et des conditions, ce que fait le compagnon, pendant son tour de France, quand il grave son nom sur la pierre de nos vieux monuments. Lui aussi, il rêve de transmettre à la postérité son souvenir, sinon par les chefs-d'œuvre qu'il aura créés, au moins par l'immortelle durée des temples, des théâtres, des arcs triomphaux sur lesquels il a tracé quelques lettres, et dont l'ombre majestueuse l'a momentanément couvert. " *Non omnis moriar* " : c'est l'aspiration instinctive de tout être ici-bas ; et ceux-là gémissent de n'avoir pas rempli toute leur destinée, qui n'ont associé à rien leur mémoire, et qui meurent par cela même tout entiers.

## I

Voilà pourquoi, depuis des siècles, le génie des sculpteurs a créé le grand art de la statuaire. Dans le noble style latin, élever une statue, c'était poser un homme : *hominem ponere* ! [3]. " Belle et profonde expression, pleine de sens philosophique. Bien mieux que la peinture, mieux aussi que le relief, une statue montre son modèle tel qu'il fut : le voilà avec sa taille, ses traits, son attitude, tous les signes de sa personnalité. Le voilà, presque vivant [4] puisqu'il est debout, fièrement posé sur son piédestal, " prêt à affronter la morsure lente des intempéries de l'air, le souffle impuissant de l'aquilon, la suite d'innombrables années, le cours des siècles (5) ", tous les éléments conjurés, dirai-je avec les poètes classiques, tout, excepté les colères implacables des révolutions, qui brisent le marbre, fondent le bronze, et sont à la fois plus fortes et plus cruelles que le temps !

Mais précisément parce que l'érection d'une statue est le plus solennel hommage qu'un homme puisse recevoir de ses semblables, cet hommage est soumis à des conditions sans lesquelles il devient ridicule et même coupable. Qui n'a rien fait de très noble et de très beau, qui ne s'est pas élevé au-dessus de la mesure ordinaire par la valeur de ses services, le mérite de ses œuvres, le retentissement de ses exploits ; qui n'a pas été, au sens populaire et consacré, " un grand homme ", ne mérite pas d'être immortalisé par le ciseau d'un sculpteur ! Il faut que celui dont la statue doit être placée sous les yeux des générations à venir, soit digne d'être regardé par elles comme un type d'honneur, de caractère et de vertu. Sans cela, ce marbre et ce bronze sont une sorte d'offense à la morale publique. Et c'est pourquoi l'éloquent philosophe de

[3] Horat., od., IV, I.

[4] ..... *Incisa notis marmora publicis,  
Post que spiritus et vita redit bonis  
Per mortem ducibus*.....  
Id. ibid. V. 13-15.

[5] Horat. et Ov., loc. cit.

Chambéry, Joseph de Maistre, quand il parlait de Voltaire, de cet insigne malfaiteur de la pensée, s'écriait : " Oui, je voudrais lui voir dresser une statue...mais par la main du bourreau ! "

Pour peu qu'on réfléchisse à ces lois fondamentales de la société, qui défendent d'accorder les hommages d'une admiration exceptionnelle à ceux qui n'ont pas été, par eux-mêmes et par leurs œuvres, l'honneur de l'humanité, on les trouve profondément sages et respectables. Où qu'elle apparaisse, l'âme humaine a droit en effet d'être considérée avec une religieuse sympathie ; elle est le chef-d'œuvre de Dieu : et la marque de ce divin Ouvrier, partout où on la lit, suscite et justifie l'enthousiasme. Mais, à côté de la signature de Dieu, il y a en nous les traits que nous y avons nous-mêmes tracés. Si ces traits ont altéré, défiguré, déshonoré les linéaments qui témoignent de notre céleste origine, ce serait commettre un crime pareil à celui de l'idolâtrie que de vouloir en éterniser la mémoire devant les siècles futurs. Ce serait provoquer nos arrière-neveux à se rendre coupables des mêmes fautes et à tromper, aux aussi, le dessein du Créateur en employant à rebours le talent ou même le génie, en les faisant servir l'un et l'autre à la diffusion, à la glorification du mal !

Hélas ! un vrai poète [6] le disait éloquemment, l'autre jour, au pied du monument que le Forez reconnaissant dédiait à Victor de Laprade : " L'ancien usage était injuste, qui réservait exclusivement aux rois et aux conquérants le grand honneur d'obtenir une statue. Mais on doit convenir aussi que, parfois, dans nos temps troublés, il a été décerné par des caprices peu durables, par des passions d'un jour. Aussi, tel marbre hautain n'a joui que d'un triomphe provisoire, et plus d'un bronze pompeux retournera tôt ou tard à la fonte ! "

Mais le caprice, mais les passions des sens elles-mêmes sont moins blâmables que la haine ! Et que penser dès lors de ces statues, fondues pour ainsi dire au souffle de l'enfer, et qui semblent un défi jeté à l'œuvre entière du divin Crucifié ! Tandis que l'empereur Tibère, avait, dit-on, médité de placer l'image de Jésus-Christ parmi celles qui ornaient le Capitole, notre époque voit des chrétiens assez oublieux de leur foi pour rechercher dans les annales du moyen-âge ou de la Renaissance tous les noms, rendus fameux par leurs blasphèmes, et pour rêver d'inscrire ces noms, en lettres étincelantes, parmi ceux des bienfaiteurs du genre humain ! Avoir combattu par le mensonge, la calomnie, l'outrage, contre le Christ, l'Eglise et le Pape, serait-ce avoir bien mérité du monde civilisé, serait-ce avoir conquis les droits imprescriptibles à la reconnaissance du genre humain ?

## II

Pour vous, messieurs, disciples et amis du T. R. P. Lacordaire, vous ne vous êtes point mépris en estimant que votre maître, que votre père méritait l'hommage d'une statue. Lui aussi, il justifierait ce bel éloge que " son existence a valu son œuvre " ; que " sa dignité morale a égalé ses dons littéraires, tout échauffés des flammes de la tradition et de la

[6] Fr. Coppée, de l'académie Française 17 juin 1888.

“ fidélité ” ; que, “ modeste d’esprit, fier de cœur, indépendant et sur-  
“ tout désintéressé, il a vécu toujours selon l’honneur et le devoir ”  
qu’il “ a montré toujours le plus simple et le plus ferme courage ”, et,  
“ dans une âme virgilienne, le stoïcisme d’un Caton [7] ” ! Non ! je ne  
dépasserai pas, j’en suis sûr, les limites de la vérité, en disant devant  
vous que le glorieux conférencier de Saint-Stanislas, de Notre-Dame et  
de Saint-Etienne, le pieux restaurateur en France de l’ordre des frères-  
prêcheurs, le zélé fondateur du tiers-ordre enseignant de saint Dominique,  
le rénovateur de Sorèze, est un des plus grands hommes de notre pays  
et de notre temps !

Orateur d’une telle puissance communicative que la chaire chrétienne n’a pas entendu depuis saint Bernard des accents plus capables d’attirer, de charmer, de passionner les multitudes ; écrivain consommé, aussi habile à tenir la plume qu’à conduire sa parole ; maître de tous les secrets du style comme de toutes les délicatesses de la langue et de toutes les nuances de l’expression ; esprit libre jusqu’à la témérité et docile jusqu’à la soumission la plus méritoire ; homme d’honneur, de simplicité, de loyauté, de franchise, à un degré si peu commun qu’il semblait que cette âme de feu fût, en même temps, claire et limpide comme l’eau des lacs les plus solitaires et les plus paisibles ; caractère d’une noblesse à décourager le soupçon ; vertu sans tache, maintenue et protégée par une mortification prodigieuse ; prêtre suscité de Dieu pour ramener vers les dogmes de notre foi les jeunes intelligences, assoupies dans l’ignorance ou égarées par les préjugés ; religieux d’une austérité inouïe et d’une humilité plus rare encore : voilà, messieurs, celui dont vous avez cru avec justice, qu’il était bon d’élever ici la sainte et pure image, pour que les enfants, les adolescents, les jeunes gens, assemblés et enseignés dans cette vieille et illustre école, eussent toujours devant les yeux des leçons à méditer, des exemples à suivre, un modèle à contempler ! — Combien nous regrettons tous ici que le vénéré cardinal de Toulouse, qui honore la pourpre par la majesté de sa stature, la dignité de son âge, les souvenirs de son long et fécond ministère, l’autorité de sa doctrine, si étroitement liée aux moindres paroles émanées de la Chaire apostolique, n’ait pu venir assister, comme on l’espérait, au suprême triomphe de celui dont il avait présidé, il y a vingt-sept ans, les royales funérailles ! Mais, du moins, sa pensée est ici, accompagnant la pensée de Sa Sainteté le Pape Léon XIII, dont le télégraphe nous transmettait, il n’y a qu’un instant, la paternelle bénédiction. — En leur nom cher et sacré, au nom du pieux et aimable archevêque, héritier des pontifes qui, sur le siège d’Albi, ont accueilli et encouragé le P. Lacordaire alors qu’il venait consacrer à Sorèze les dernières années de sa vie ; au nom de Mgr l’évêque de Cahors, heureux d’apporter aujourd’hui à cette maison, à cette famille religieuse, à la mémoire de son illustre fondateur, le témoignage de sa profonde sympathie ; — au nom enfin des nombreux prélats qui ont approuvé et béni le projet de l’érection de cette statue, je vous félicite, messieurs, et je vous remercie.

### III

Je vous félicite et je vous remercie parce que, en acquittant la

---

[7] Fr. Coppée. Ibid.

dette de votre reconnaissance, vous avez payé, par là même, une dette sacrée de l'Église de France et de la patrie. L'une et l'autre seraient ingrates, si elles ne plaçaient point le T. R. P. Henri-Dominique Lacordaire parmi les âmes les plus hautes et les meilleures de ce siècle, parmi les serviteurs les plus persévérants et les plus dévoués de leurs communs intérêts.

C'est à vous, monsieur le duc [8], qu'il appartenait d'exprimer les sentiments de la France vis-à-vis de l'un de ses plus nobles enfants. L'ancienneté de vos aïeux ; leur longue présence auprès du trône, qu'ils ont si bien servi par les armes et dans la diplomatie ; l'habitude, qui vous a été inculquée dès l'enfance de considérer, " dans un nom glorieusement acquis, un héritage de plus à transmettre ou à recevoir " (9) ; la connaissance profonde que vous avez des moindres secrets de notre histoire dans la période moderne ; le poids des pouvoirs publics que vous avez supporté durant des heures particulièrement difficiles ; " le façon active et brillante dont vous avez pris part aux grandes controverses de notre temps ; la réputation méritée à laquelle vous êtes parvenu de bonne heure, et qui se distingue de votre nom, en le " soutenant " (10) ; plus encore, l'affection presque filiale que vous portiez au P. Lacordaire, dont la voix s'était élevée pour louer vos ouvrages comme sa main pour vous bénir ; ces titres divers, ces nombreux avantages vous donnaient le droit de saluer ici le premier, comme interprète de nos contemporains, l'image vénérée du saint et illustre religieux, " en qui se découvre, comme dans un globe de lumière, l'agrément immortel de l'honneur et de la vertu " [11.]

Pour moi, messieurs, désireux de répondre à l'invitation flatteuse qui, sans nul mérite de ma part, m'a été faite par le pieux et zélé directeur de l'école de Sorèze, j'ai cru devoir, en cette journée solennelle, rendre un hommage public au *Cœur du P. Lacordaire*.

Ne vous étonnez pas ; le cœur est le tout de l'homme ; et ce n'est point un éloge à dédaigner, que celui par lequel souvent nous remplaçons, ou nous résumons tous les autres, en disant d'un ami que nous pleurons, qu'il avait dans la poitrine un cœur vaillant, fidèle et généreux ! Mais le P. Lacordaire lui-même semble m'avoir désigné l'aspect de sa physiologie morale, sous lequel il souhaiterait vous être présenté. " S'il fallait, disait-il, dresser des autels à quelque chose d'humain, j'aimerais mieux adorer la poussière du cœur que celle du génie ! " [12]. Qui ne connaît le génie du P. Lacordaire ? Qui ne sait ce qu'ont pensé de son talent, de son irrésistible éloquence, des dons attrayants et étonnants de son vaste esprit, nos plus célèbres contemporains ? On a épuisé pour lui toutes les formes de la louange. Et de toutes les louanges la plus difficile est celle qu'il obtenait partout, dès qu'il ouvrait sa

[8] M. le duc de Broglie, de l'Académie française.

[9] P. Lacord. *Sur la Loi de l'histoire*, p. 297, édit. in-12.

[10] Paroles de Saint-Marc Girardin à l'Académie française, 26 février 1863.

[11] Bossuet, cité par M. de Montalembert : *Un moine aux XIXe siècle*. p. 292.

[12] Vie du P. Lacordaire, par L. M. — Lyon, Vitte et Perrussel, 1887, p. 388

bouche d'or : je veux dire l'enthousiasme de la foule et l'admiration des lettrés ! Impossible de se garantir contre l'influence dominatrice de sa parole : elle s'imposait, elle saisissait, elle entraînait !

Son cœur est-il aussi connu ? Sait-on bien quels étaient les tressaillements puissants et profonds de sa tendresse ? Et cette grande âme, si ardemment éprise de zèle pour la diffusion de la vérité, était-elle en même temps, et au même degré, capable d'affection et d'intime dévouement ? Je le crois, messieurs, et je vais essayer de vous le montrer.

#### IV

En plein dix-huitième siècle, en ce moment de suprême élégance et d'insouciance frivole, Vauvenargues traduisait l'axiome latin : *Pectus disertos facit*, par un autre axiome, mille fois cité, qu'il formulait ainsi : " Les grandes pensées viennent du cœur ". Le jeune philosophe protestait par là même contre la tendance qui amènerait à se défier de toute émotion, d'abord parce qu'il y a des émotions pénibles, ensuite parce la raison n'a rien à voir avec le sentiment. Sans entrer à cette heure dans de longs développements, qu'il suffise de dire que c'est l'honneur et le privilège de l'homme de pouvoir s'attendrir et pleurer, et que, d'après une expérience aussi vieille que le monde, pour arracher des larmes, il faut être capable d'en verser.

Horace l'avait dit, Boileau la répété :

Que, dans tous vos discours, la passion émue  
Aille chercher le cœur, l'échauffe, le remue ! [13]

L'influence inouïe du P. Lacordaire sur les jeunes gens de son époque, sa puissance oratoire lui sont venues surtout de ces accents d'émotion virile dont sa voix était pleine, et qui trahissaient la tendresse dont son cœur débordait.

Doué au berceau d'une sensibilité profonde, il avait connu au collège les premières douleurs de l'isolement. " Elevé, disait-il, par une " mère chétienne, courageuse et forte, la religion avait passé de son " sein dans le mien, comme un lait vierge et sans amertume. La souffrance transforma cette liqueur précieuse en un sang déjà mâle, qui " me la rendit propre, et fit d'un enfant une sorte de martyr ! " [14]

La première communion, qu'il reçut à douze ans, en 1814, fut, pour Jean-Baptiste-Henri Lacordaire sa plus vive et sa dernière joie religieuse, " le dernier coup de soleil de l'âme de sa mère sur la sienne ". Les ombres de l'incrédulité s'épaissirent bientôt autour de lui, et une nuit froide l'enveloppa de toute part. A quinze ans, il n'avait plus la foi. Heureusement, un homme de conscience et de droiture l'avait discerné parmi les autres élèves du lycée, avait été le bon génie de son intelligence et de sa nature morale, et l'avait retenu sur les sommets où lui-même avait assis sa vie. C'est à ce moment que l'amitié, cette bienfaisante et douce compagne de toute existence épanouie et complète,

---

[13] Art poétique, c. III.

[14] Testament du P. Lacordaire, p. 34

ouvrit, d'une main délicate et bénie, le sanctuaire intime que Mme Lacordaire avait seul rempli jusque-là. MM. Foisset, Lorain, d'autres encore, reconnurent dans cet étudiant modeste et réservé un compagnon digne d'eux, et le conduisirent, à leur suite, à l'étude des plus hauts problèmes de la philosophie, de la politique et de la religion. Mais au bout de trois ans, il fallut se séparer d'eux pour aller à Paris; et le jeune stagiaire ne trouva dans cette bruyante capitale "qu'une solitude vaste et profonde. un immense désert, où personne ne se souciait de lui et où son âme, repliée sur elle-même sans y rencontrer Dieu ni aucun dogme, ne put s'appuyer d'abord que sur l'orgueil vivant d'une gloire espérée." [15]

Condamné à vivre seul, "sans plus rencontrer un visage qui lui sourit, une parole qui lui fut douce" [16] "pâle, bien pâle" [17], "maigre, changeant de couleur à tout propos, ne pouvant marcher un quart d'heure dans les rues sans ressentir une fatigue extrême et douloureuse" [18], Lacordaire se résolut à demander à l'amitié le dictame qui adoucissait et fermerait la blessure d'un si insupportable abandon. Il offrit son cœur à un de ses confrères du barreau, dans une lettre [19] qui permet de juger ce qu'était, à vingt et un ans, cet homme "si jeune et déjà imposant, attrayant et austère, virginal et viril, amoureux de

[15] *Testamenti, loc. cit.*

[16] Lettre de Bologne, 19 septembre 1838.

[17] Lettre de Sorèze, 10 novembre 1856.

[18] Lettre de Flavigny, 31 mai 1852.

[19] Lettre à M. Fontaine, d'Orléans. Paris, 10 novembre 1823. "L'idée seule de votre amitié me peuplerait donc ce vaste désert de Paris, et je vous y attendais pour compléter mon existence. Mais nous sommes si loin l'un de l'autre que, si je laissais faire au temps, vos deux âmes pourraient passer l'une à côté de l'autre sans se toucher... D'ailleurs, le moment passera bien vite où nous pourrions encore nous flatter d'obtenir des amis; dans l'âge mûr, c'est plus l'intérêt que l'attachement qui lie les hommes; il y a un élan de cœur qui s'éteint avec la jeunesse. Comme nous sommes encore jeunes tous les deux, et que vous pouvez me comprendre, comme vous m'avez assez connu pour apprécier ce qu'il y a de bon et de mauvais en moi, je vous offre une amitié, qui sera durable, en vous priant de m'accorder la vôtre en échange... Et tenez, j'ai envie de me peindre un peu à vous afin de vous donner une première marque de confiance: ce seront des arrhes de mon affection.

"Il y a en moi deux principes contraires, qui se combattent sans cesse, et qui me rendent quelquefois bien malheureux: c'est une raison froide, qui retombe sur une imagination ardente, et qui me désenchante d'autant plus que celle-ci m'avait présenté plus d'illusions. J'ai compris le jeu des intérêts matériels de ce monde, et sans avoir jamais beaucoup joui des plaisirs qu'il présente, des enivrants qu'on peut puiser dans sa coupe, je me suis convaincu que tout est vain sous le soleil; cela vient encore de cette imagination, qui n'a de bornes que l'infini, et de cette raison qui analyse tout ce qui la frappe. J'ai l'âme extrêmement religieuse, et l'esprit très incrédule; mais, comme il est dans la nature de l'esprit de se laisser subjugué par l'âme, il est probable qu'un jour je serai chrétien. Je suis susceptible de vivre dans la solitude et de me précipiter dans le tourbillon des choses humaines, aimant le calme quand j'y songe, le bruit quand j'y vis, faisant quelquefois d'une cure de campagne mon château favori, lui disant adieu quand je passe sur le Pont-Neuf, retenu dans ma position par cette force de raison qui me fait concevoir qu'essayer de tout et changer de place ce n'est pas changer de nature, et qu'il est des besoins pour qui cette terre est stérile."... "Croyez que je vous aimerai toute ma vie, avec une franchise et une bonté qui pourront vous procurer quelque moment de bonheur....."

“ tout ce qui est bon, grand, pur et généreux. ” Cette offre naïve fut sans doute acceptée. Mais bientôt un autre ami, inattendu celui-là, et qui n'était pas appelé, vint de lui-même frapper à la porte du cœur de Lacordaire. Cet ami, c'était le Christ. Depuis cinq ans, selon sa coutume, le Seigneur avait fait peu à peu sentir au jeune avocat les limites étroites dans lesquelles son âme était resserrée au milieu du monde ; il lui avait envoyé ces tristesses inexplicables et mystérieuses, cette “ mélancolie, dont les anciens disaient “ qu'il n'y a point de génie sans elle, et qui est “ inséparable de tout esprit qui va loir, de tout cœur qui est profond “ [20]. ” Et dès lors, ayant, du seuil de la vie et des sommets de la jeunesse, mesuré la terre, cette terre ne lui avait pas suffi ; Lacordaire s'était converti, parce que, progressivement, ses yeux avaient dédaigné le plaisir et dépassé la gloire ! Dieu seul lui était resté. Il s'était jeté en lui tête baissée !

V

Mais n'allez pas croire, messieurs, qu'en se donnant à Dieu et à l'Eglise, en se faisant prêtre et moine, le noble jeune homme ait oublié d'emporter avec lui les hôtes anciens de son cœur ; comme, après l'incendie de Troie, Enée n'eut garde de livrer ses pénates aux outrages des vainqueurs. Non, non, le prêtre, le religieux, le restaurateur et le fondateur d'ordre, a toujours eu devant les yeux l'idéal de l'amitié chrétienne. Et si l'union de deux âmes, dans la possession commune des mêmes croyances, dans une commune aspiration aux mêmes vertus, dans le même culte pour l'honneur et la loyauté, mérite à bon droit de passer pour ce qu'il y a de plus noble et de meilleur dans les relations humaines, le P. Lacordaire, au commencement à la fin de sa vie, n'a cessé d'être le poète et le chantre inspiré de cette union féconde, en dehors de laquelle les hommes ne se touchent jamais que par leurs surfaces et ne se voient que par le dehors [21].

Lié, dans des luttes, dont la mémoire est impérissable, à des combattants tels que Lamennais et Montalembert, il leur donna, à l'un et à l'autre, son âme pour ne plus la reprendre.

Soumis lui-même, dès la première heure, à la condamnation des doctrines et surtout des procédés de l'*Avenir*, Lacordaire multiplia les prodiges de son respect, de sa tendresse, de sa sollicitude pour préserver M. de Lamennais contre la tentation de révolte qui fermentait en son génie altier et pour arrêter M. de Montalembert sur la pente où l'entraînait un fatale influence. A force de prières, de supplications et de larmes, il retint son jeune ami dans l'obéissance, lui préparant ainsi les triomphes d'une carrière laborieuse et féconde, tout entière dévouée aux intérêts catholiques dans notre pays.

[20] Lettres à Mme de Prailly, p. 3

[21] “ Aimer c'est vivre par le cœur, par l'endroit le plus vif et le plus consolant de notre être, là où la personnalité quitte sa solitude et s'émeut d'une présence qui n'est pas la sienne ; là où on peut être deux sans cesser d'être un, où les larmes sont recueillies, les souffrances devinées, les fautes remises, et où la peine elle-même, parce qu'elle est supportée pour un autre qui nous est cher, prend une douceur qui n'est pas sans plaisir ! ” — [*Conférences de Toulouse*, p. 109.]

Mais hélas ! il fut moins heureux auprès du solitaire orgueilleux de La Chesnaie. Rien ne put vaincre l'obstination de M. de Lamennais. Obligé par là même de se séparer de lui, Lacordaire lui dit un adieu déchirant, dont, après tant d'années, l'accent amène encore des pleurs sous la paupière.

“ On saura, dans le ciel,—s'était-il écrié—si j'ai agi avec la légèreté d'un homme qui rompt, sans cause et sans douleur, les liens qu'il a contractés [22].

“ Ce sont là les grands moments de l'homme, quand il est aux prises avec des circonstances contradictoires, avec de grands devoirs s'entre-déchirant...”

“ J'ai, autant que personne, le sentiment profond du respect que l'on doit aux souverains ; et M. de Lamennais se séparât-il un jour de l'Eglise, devint-il le plus fatal hérésiarque qui fût jamais, entre ses ennemis et moi il y aurait encore une distance infinie ; et personne ne lirait ce que je serais obligé d'écrire, sans reconnaître la douleur de ma position, la durée de mon respect, le désintéressement et la fidélité de ma conscience.”

“.....J'espère que Dieu l'arrêtera à temps ; mais je me réjouis de ce que le Souverain Pontife, Père non pas d'un seul chrétien, mais de tous, ait enfin fixé par sa divine autorité des questions qui déchiraient mon Eglise natale en sa fleur, qui détournaient de la vraie route une foule d'âmes sincèrement trompées, et dont j'avais senti si longtemps et si amèrement le charme malheureux. Périssent mon triomphe personnel, s'il y en a un à quelque degré ; et puisse l'Eglise de France, après cette haute et mémorable leçon, fleurir dans la paix active de l'unité ! Puissions-nous tous nous pardonner les erreurs de notre jeunesse, et prier ensemble pour celui qui les causa, par l'excès d'une imagination trop belle pour n'être pas pleurée ! [23]”

Vingt ans après, en 1854, dans la sacristie de Saint-Etienne de Toulouse, au moment où il allait monter en chaire, on annonça au P. Lacordaire la fin si triste de Lamennais, mort dans l'opiniâtreté de sa séparation d'avec l'Eglise et d'avec Dieu ! L'humble et tendre religieux, saisi d'une sainte douleur, ne put parvenir à dominer devant son auditoire les trances de son âme désolée. Ses pensées mal liées lui échappaient. Un trouble évident paralysait son intelligence, et semblait ramener constamment son esprit vers une image effrayante, obstinée à le poursuivre. Rentré dans sa cellule, le Père écrivit cette page d'une poignante éloquence :

“...La mort de M. de Lamennais n'a pas tardé à suivre les prières que tant d'âmes adressaient à Dieu pour lui. Quelle mort ! Aucune, dans l'histoire ecclésiastique, ne m'a fait une aussi douloureuse impression, pas même celle d'Arius... Cet abandon, ce cercueil des pauvres, cette fosse commune, sans aucun signe laissé à aucun ami,

[22] 19 août 1833

[23] 2 août 1834.

“ ce silence universel sur une tombe qui devait être si illustre, tout cela  
“ me fait un spectre qui me poursuit. Il y a trente ans, quand j’arrivai  
“ à Paris, je trouvai M. de Lamennais couvert de gloire, porté dans  
“ l’opinion comme un Père de l’Eglise ; et le voilà mort incrédule, sans  
“ principes, sans certitudes, sans amis, laissant une mémoire qui  
“ demeurera dans la chrétienté comme un poids éternel ! Je me rappelle  
“ toutes les circonstances de mes relations avec lui ; les moments où je  
“ l’ai vu bon et heureux, entouré d’une jeunesse florissante ; les présages  
“ que j’ai eus de sa chute, notre séparation, ces vingt ans qui se sont  
“ écoulés entre l’une et l’autre époque, entre le temps où je couchais à  
“ sa porte, à Paris, à Rome, à La Chesnaie, et ce monde nouveau qui ne s’ou-  
“ vrira plus. Quels souvenirs différents, et qui prennent l’un par  
“ l’autre une puissance où l’âme succombe d’étonnement ! La séparation  
“ première a été bien douloureuse : celle-ci l’est encore, mais tempérée,  
“ par le sentiment de la justice de Dieu, d’une chose faite, d’un drame  
“ fini. Dieu a prononcé : que son saint nom soit béni [24] !...”

Et comme s’il lui avait fallu, malgré tout, se justifier à lui - même  
une rupture à laquelle il s’était résigné comme on se résigne à une  
amputation nécessaire, le Père Lacordaire écrivait encore : “ Ah ! si  
“ j’avais jamais découvert dans le cœur de l’abbé de Lamennais une seule  
“ larme vraie, un seul sentiment d’humilité, ce quelque chose de  
“ touchant que donne le malheur, je n’aurais pu le voir et y penser sans  
“ être attendri jusqu’au plus vif de mes entrailles. Quand nous étions  
“ ensemble, et que je croyais découvrir en lui de la résignation, des  
“ sentiments dénués d’orgueil et d’emportement, je ne saurais dire ce  
“ qu’il me faisait éprouver. Mais ces moments ont été bien rares ; et  
“ tout ce dont je me souviens porte un cachet d’opiniâtreté et d’aveu-  
“ glement qui tarit ma pitié [25].

Plus tard, enfin, en 1861, quelques jours avant sa mort, le Père  
parlait encore de “ son infortuné maître ” et déplorait que, pour  
supporter la condamnation de Rome, il n’eût pas eu “ un peu de  
“ patience, de silence, de foi..., et au-dessous de ces sentiments divins,  
“ une fidélité naturelle à ses amis ” [26].

## VI

Vous voyez, messieurs, que jusqu’au bout, l’amitié, même dénouée,  
gardait ses droits sur ce grand cœur, et il n’en voulait méconnaître  
aucune conséquence.

Et d’où lui venait cette constance ? Elle naissait, si je ne me trompe,  
de cette idée, profondément imprimée dans son esprit, et commune à  
tous les maîtres de la vie spirituelle, que la grâce n’altère point la nature,  
mais la perfectionne, et que tous les sentiments légitimes ne peuvent  
recevoir du christianisme qu’une impulsion et une consécration nou-  
velles !

[24] Parmi les *Lettres à des jeunes gens* publiées par l’abbé Perreye.

[25] 3 février 1834

[26] Testament, p. 150

Serai-je téméraire en rattachant aux années premières de la vie sacerdotale du P. Lacordaire la forme précise, et presque scolastique, qu'il a successivement donnée à ses opinions sur l'amitié. On sait que, par deux fois, et plutôt que d'accepter la place d'auditeur de Kote, le Père fut chargé de l'aumônerie de la Visitation. Il dut lire alors et admirer les chapitres que saint François de Sales a composés à ce sujet, dans son beau livre de *L'Introduction à la vie dévote*.

Le saint et gracieux évêque de Genève était lui-même trop bon ami, il avait le cœur trop bien fait, il connaissait trop bien les lois et les inclinations de la nature humaine pour ne pas se croire obligé de tracer des règles sûres, par rapport à l'un des points les plus délicats et les plus inévitables de l'hygiène des âmes.

Vous savez avec quelle dextérité l'aimable docteur découvre, met à nu et fait discerner ce que l'on pourrait appeler le système, le mécanisme des mouvements du cœur. Ses chapitres sur l'amitié sont des traités achevés, où l'observation est d'une rare finesse, d'une justesse parfaite et d'un tact exquis. Il loue ce qui est sain et bon ; il blâme ce qui est mauvais ou dangereux ; il donne la mesure exacte de ce qu'il faut se permettre et de ce que l'on doit éviter.

Ecoutez un instant son gracieux langage si net et si précis : —  
" Certes, on ne sçauroit nier que Notre Seigneur n'aimast d'une plus douce et spéciale amitié saint Jean, le Lazare, Marthe, Magdeleine, car l'Écriture le témoigne. On sçait que saint Pierre chérissait tendrement saint Marc et sainte Pétronille, comme saint Paul faisoit son Timothée et sainte Thècle. Saint Grégoir Nazianzène se vante cent fois de l'amitié nonpareille qu'il eut avec le grand saint Basile... Saint Augustin témoigne que saint Ambroise aimoit uniquement sainte Monique, pour les rares vertus qu'il voyoit en elle, et qu'elle réciproquement le chérissait comme un ange de Dieu."

" Mais j'ay tort de vous amuser en chose si claire : saint Hierosme, saint Augustin, saint Grégoire, saint Bernard et tous les plus grands serviteurs de Dieu ont eu de très-particulières amitez, sans interests de leur perfection. Saint Paul, reprochant le détraquement des gentils, les accuse d'avoir esté gens sans affection, c'est-à-dire, qui n'avoient aucune amitié. Et saint Thomas, comme tous les bons philosophes, confesse que l'amitié est une vertu. Or, il parle de l'amitié particulière, puisque, comme il dit, la parfaite amitié ne peut s'étendre à beaucoup de personnes. La perfection doncques ne consiste pas à n'avoir point d'amitié, mais à n'en avoir point que de bonne, de sainte et sacrée " [27].

En relisant, Messsieurs, ces pages charmantes, délicates et profondes, et en étudiant, après, les *Lettres* du P. Lacordaire *aux jeunes gens*, ou ses autres lettres de direction, vous vous demanderez si le religieux du dix-neuvième siècle n'a pas approprié aux conditions de notre époque les conseils et les leçons que le saint ami et l'admirateur d'Henri IV donnoit aux chrétiens de son âge.

[27] *Introduction à la Vie dévote*, IIIe partie, ch. xix.

Entendez-le parler :

“ Le détachement est, sans contredit, une loi de l'Évangile et une condition de la perfection ; mais il ne s'ensuit point qu'on ne doive aimer ici-bas aucune créature raisonnable, si ce n'est de la charité générale qui est de droit pour tout le monde. Les affections bien réglées, c'est-à-dire subordonnées à la loi de Dieu et à l'amour qu'on lui doit, pardessus soi-même et toutes choses, ne sont point un obstacle à la sainteté. La vie des saints, à commencer par celle de Notre-Seigneur, est pleine et animée de semblables affections. Personne ne dira jamais, je pense, que Notre-Seigneur n'aimait pas saint Jean et Magdeleine avec tendresse et prédilection ; et il serait singulier que le christianisme, fondé sur l'amour de Dieu et des hommes, n'aboutit qu'à la sécheresse de l'âme, à l'égard de tout ce qui n'est pas Dieu. Seulement, il y a souvent de la passion dans les amitiés, et c'est ce qui les rend dangereuses et dommageables. La passion trouble à la fois les sens et la raison. et trop souvent même elle aboutit au mal, au péché. C'est pourquoi les maîtres de la vie spirituelle recommandent le détachement, mais non pas la désaffection ; le détachement de soi-même, loin de diminuer l'amour, l'augmente et l'entretient. Ce qui ruine l'amour, c'est l'égoïsme, ce n'est pas l'amour de Dieu ; et il n'y eut jamais sur la terre d'ardeurs plus durables, plus pures, plus tendres que celles auxquelles les saints livraient leur cœur, à la fois dépouillé et rempli, dépouillé, d'eux-mêmes et rempli de Dieu ! ”[28]

“ C'est un grand secret que d'aimer Dieu, en aimant encore autre chose que lui ; il est facile de le mettre à la seconde place. C'est un péril, j'en conviens, mais ce péril évité par une solitude absolue du cœur en dehors de Dieu, n'entraîne-t-il pas un mal plus grand ? Dans le ciel, nous aimerons Dieu pardessus toutes choses ; perdus dans la vue de sa beauté et sa bonté, il semble qu'il ne devrait plus nous rester de regard pour rien ; et cependant la théologie nous apprend que nous apercevrons en lui, et même autour de lui, tous les compagnons éternels de notre félicité. Elle nous dit que leur bonheur rejaillira dans le nôtre. Dieu sera tout, mais nous serons quelque chose. Il est vrai qu'ici les créatures, même les meilleures, ne sont pas complètement en Dieu : la chair, le monde et le démon y ont encore des restes, et l'on peut craindre de tomber hors de Dieu en s'attachant à elles. C'est là une misère de notre état présent, et peut-être la plus grande de toutes ; cependant Dieu y est aussi : il est dans les âmes qui l'aiment et qui sont ses temples, selon l'expression même de saint Paul. On peut donc y habiter avec lui, et, quand je me consulte sur l'effet de mes affections, il ne me paraît pas qu'elles diminuent l'attrait presque invincible qui m'entraîne vers un amour bien autrement fort et pénétrant.

“ Nous nous plaignons de l'ingratitude et de la dureté qui restent dans les âmes qui nous aiment le plus ; cela est vrai ; Dieu seul est une

[28] Toulouse 9 novembre 1853. Et l'on retrouve dans l'enseignement public du Père, ce qu'il écrit dans sa cellule : “ L'amour a cela de particulier, qu'il est une passion dans sa racine et le chef-d'œuvre de la vertu dans son essence et son sommet. Il corrompt tout, quand il demeure une simple passion ; il sauve, il régénère, il élève tout, quand il devient une vertu ! — Conférence de Toulouse, p. 108

“ tendresse sans fond. Partout ailleurs on peut toucher le rivage, rivage  
“ douloureux, où viennent se briser des affections qui se croyaient im-  
“ mortelles ! Mais cette terrible catastrophe a lieu surtout pour les âmes  
“ qui vivent hors de Dieu, et où l’amour est plus une passion des sens  
“ qu’un mouvement du cœur ” [29]-

...“ Il n’y a pas deux amours, mon ami ; l’amour du ciel et de la  
“ terre sont le même, excepté que l’amour du ciel est infini. Quand  
“ vous voulez connaître ce que Dieu sent, écoutez le battement de votre  
“ cœur, et ajoutez-y seulement l’infini ” [30].

Ne dirait-on pas que le P. Lacordaire a cité souvent de souvenir les  
textes mêmes de saint François de Sales ?

Ce qu’il avait enseigné d’ailleurs, dès 1838, quand il était encore à  
l’âge où la pensée, n’ayant pas atteint sa pleine maturité, est exposée à  
se modifier et à se corriger elle-même, il l’a enseigné, avec l’autorité de  
toute son expérience, avec une ampleur et une perfection de forme  
incomparable, dans le livre d’une beauté si pure qu’il a consacré à  
*Sainte Marie-Madeleine*, et qui a été pour lui le chant du cygne [31].

“ L’amitié, y est-il dit, est le plus parfait des sentiments de l’homme,  
“ parce qu’il en est le plus libre, le plus pur et le plus profond.

“ Jésus-Christ n’a créé ni la tendresse ni la pureté, ces deux choses  
“ divines dont notre cœur fut pétri, mais il nous les a rendues. Il a  
“ aimé comme on n’aimait plus... Il a aimé les âmes, et il nous a transmis  
“ cet amour, qui est le fond même du christianisme. Aucun chrétien  
“ vivant, aucun chrétien véritable ne peut être sans une parcelle de cet  
“ amour, qui circule dans nos veines comme le sang même du Christ.  
“ Dès que nous aimons, que ce soit dans la jeunesse ou dans l’âge mûr,  
“ nous voulons sauver l’âme que nous aimons, c’est-à-dire lui donner,  
“ au prix de notre vie, la vérité dans la foi, la vertu dans la grâce, la

[29] Lettre de Toulouse, 28 décembre 1853.

[30] *Lettres à des jeunes gens*, p. 109 ; vers 1838.

[31] Voir surtout les pages 26, 27, 44, 58, 61, de *Sainte Madeleine*, 1<sup>re</sup> édition, in-18  
— Nous insérerons encore ici une page admirable, qui résume pleinement les opinions  
du P. Lacordaire sur l’amitié :

“ La jeunesse est un bien beau moment dans la vie..... Entre vingt et trente ans  
que de sève ! quelle plénitude ! On est si vite aimé et on aime si vite ! Je voudrais sa-  
voir si vous êtes aimant, si vous sentez le prix d’une âme, et si l’affection est votre pen-  
chant principal.....

“ Quand on a le cœur aimant, c’est en soi-même que l’on vit surtout ; non pas dans  
un soi-même égoïste, mais dans cette retraite sainte du cœur..... où l’on s’inquiète peu  
de la foule et de ce qu’elle pense, où le dehors n’est rien. Chez toutes les grandes et  
nobles âmes, c’est là la passion. Je souhaite que ce soit la vôtre, non qu’elle n’ait de  
grands écueils, car où n’y a-t-il pas d’écueils ? mais parce que, une fois qu’on leur a  
échappé, on goûte la seule vraie consolation d’ici-bas. Plus le cœur est pur, plus  
l’amour de Dieu le purifie et l’élève, et plus il est capable d’aimer vraiment et solidement.  
Je suis sûr, mon cher ami, que vous vous maintiendrez toujours dans l’horizon serein  
où l’attachement aux créatures est santifié par l’attachement à Dieu, et que vous ne vous  
laissez pas séduire par des affections molles, dont toute la fin est une vaine satisfaction  
des sens, fugitive comme la fumée, amère comme elle.....” — [*Lettres à des jeunes gens*,  
2 janvier 1838, p. 92.

“ paix dans la rédemption, Dieu enfin, Dieu connu, Dieu servi. C'est là cet amour des âmes, qui se surajoute à tous les autres, et qui, loin de les détruire, les exalte, les transforme jusqu'à en faire quelque chose de divin, tout naturels qu'ils soient par eux-mêmes. Et il arrive que l'amour des âmes conduit à l'amitié. C'est l'amitié telle que Dieu fait homme et mort pour ses amis pouvait seul la concevoir ! ”

Et tout ce que le P. Lacordaire ajoute là sur l'amitié des hommes et sur l'amitié de Jésus-Christ, atteint au sublime et pénètre le cœur d'une indicible émotion. Là, “ on se sent au sommet des affections humaines et divines ”. On est dans une atmosphère à laquelle rien n'avait préparé le monde et lon comprend que le monde ne reverra jamais, dans les plus saintes et plus célestes amitiés, rien qui ressemble à ce que le cœur du pieux et éloquent dominicain a su comprendre et exprimer

## VII

Pour vous montrer que ce grand homme était aussi fidèle dans ses amitiés qu'il était tendre, je n'aurais qu'à vous le montrer rempli jusqu'à la fin des mêmes sentiments pour ceux dans l'intimité desquels, ainsi qu'il le disait lui-même, “ les soupiraux de son âme s'étaient une fois ouverts et près de qui son âme avait dilaté ses pores, comme “ le fait notre chair sous l'influence d'une température ardente.”

Je n'aurais qu'à vous citer ce qu'il écrivait d'ici même, le 20 octobre 1859 : “...La fidélité est la vertu qui m'est le plus innée, dans l'amitié “ comme dans les convictions ; et un homme qui sacrifie ce qu'il a cru “ ou ce qu'il a aimé, est pour moi l'objet d'une invincible répulsion. “ Aussi rien ne m'a jamais plus affligé que la versatilité des âmes. ”

Je n'aurais qu'à lui emprunter ces paroles d'une si poignante mélancolie : “ Je m'accoutume dans ma pensée à faire le sacrifice de “ tout ce que j'ai fait et établi. Je consens à ce que tout soit ruiné, “ pourvu que Dieu et l'amitié ne m'abandonnent pas ! Encore, l'amitié “ même, il me semble—quoique ce soit le coup le plus profond—que je “ ne serais pas hors d'état de l'accepter ! Hélas ! que d'infidélités n'ai-je “ pas essayées dans ma vie ? L'amitié est un vieil arbre où il ne reste “ plus pour moi que quelques feuilles d'automne. Les verrai-je “ tomber ?... [32]

Je n'aurais surtout qu'à me pencher avec vous sur la source mystérieuse d'où s'écoulait sans cesse, dans le cœur du Père, le flot constamment renouvelé de la tendresse la plus intime et la plus profonde. Cette source, c'était l'amour pour la personne sacrée de Jésus-Christ, c'était l'amour qui faisait passer sur ses lèvres ou sous sa plume la lave brûlante de ces admirables apostrophes au Seigneur : “ Seigneur Jésus, “ depuis dix ans que je parle de votre Eglise à cet auditoire, c'est, au “ fond, toujours de vous que j'ai parlé : mais enfin, aujourd'hui, plus “ directement, j'arrive à vous-même, à cette divine figure qui est, chaque “ jour, l'objet de ma contemplation, à vos pieds sacrés que j'ai baisés

---

[32] Sorèze, 5 novembre 1859.

“ tant de fois, à vos mains aimables qui m'ont si souvent béni, à votre chef couronné de gloire et d'épines, à cette vie dont j'ai respiré le parfum dès ma naissance, que mon adolescence a méconnue, que ma jeunesse a reconquise, que mon âge mûr adore et annonce à toute créature. O père ! ô maître ! ô ami ! ô Jésus ! Secondez-moi plus que jamais, puisque, étant plus proche de vous, il convient qu'on s'en aperçoive, et que je tire de ma bouche des paroles qui se sentent de cet admirable voisinage.” [33]

“ Il y a un homme, et le seul, qui a fondé son amour sur la terre et cet homme, c'est vous, ô Jésus ! vous qui avez bien voulu me baptiser, me oindre, me sacrer dans votre amour, et dont le nom seul, en ce moment, ouvre mes entrailles, et en arrache cet accent qui me trouble moi-même, et que je ne connaissais pas ” [34].

“ Ne cherchons pas d'autre tête que la tête sanglante de notre Sauveur, pas d'autres yeux que ses yeux, pas d'autres lèvres que ses lèvres, pas d'autres épaules où nous reposer que ses épaules sillonnées par les fouets, pas d'autres mains et d'autres pieds à baiser que ses mains et ses pieds percés de clous pour notre amour, pas d'autres plaies à soigner doucement que ses plaies divines et toujours saignantes ! Ah ! l'amour n'est-il pas toujours l'amour ? Nous nous plaignons de n'être pas aimés, et Dieu nous a donné au fond du cœur un amour chaste, immense, invincible ! Aimons donc Notre Seigneur, et que notre sang se mêle au sien ” [35].

Mais ne nous attardons pas davantage ! Le temps nous presse ; regardez seulement avec moi : nous sommes en octobre et novembre 1861. Qui vient ici saluer le couchant de cet astre royal prêt à s'éteindre ? C'est Foisset, c'est Montalembert, c'est Captier, c'est Perreyve ! Ce sont les amis encore vivants de la première ou de la dernière heure. Ils viennent, une fois encore, se réchauffer auprès de ce foyer d'affection, dont ils ont appris depuis longtemps à connaître le pur et vif rayonnement. Les amis disparus : Piel, Réquédat, Saint-Beaussant, HERNSEIM, Aussant, Besson, d'autres encore accourent aussi, fantômes bienfaisants visions radieuses, qui chantent au mourant les douces hymnes des tendresses anciennes, comme pour le bercer et l'endormir dans son dernier sommeil !

Et si ce sommeil est encore lent à venir, le grand prosateur, le grand poète breton, Châteaubriand sortira de sa tombe et versera au sublime orateur, qui fut son disciple, la prose enchanteresse des *Martyrs*. A cette voix harmonieuse, charme de ses jours lointains, écho de son adolescence et de sa jeunesse depuis longtemps évanouies, Lacordaire se ranime, il écoute avec ravissement, il verse des larmes : et les muses décentes de ces hautes inspirations secouent leurs pavots sur sa tête rafraîchie !

Quel rapprochement naturel se présenterait ici et me tenterait de

[33] 37<sup>e</sup> conférence de Paris p. 414 édit in-8

[34] 39<sup>e</sup> conférence de Paris, p. 485 édit, in-8

[35] Lettres à des jeunes gens, p. 142

poursuivre une comparaison, un parallèle entre ces deux génies, semblables par tant de traits, différents par un plus grand nombre, et dont l'existence comme la fin offrent de si puissants contrastes !

Personnalité hautaine et dédaigneuse, tourmenté par le besoin impérieux de dilater son âme dans l'infini, mélancolique et désenchanté, "homme fatal", portant en lui-même une flamme, qui consumait les autres souvent sans le brûler lui-même, avide de pouvoir, de grandeur, d'absolu, et trouvant vite, jusque dans lui-même, la limite et la fin de tout, Chateaubriand n'avait su se prendre absolument à aucune cause si grande fût elle. Aussi se laissa-t-il entraîner à de singulières erreurs de conduite, dans l'ordre privé comme dans l'ordre public. Il garda pourtant la noblesse constante de son attitude ; et même au delà de la mort, en marquant, pour sa tombe, la roche sauvage et solitaire du Grand-Bé, en se faisant bercer dans son dernier sommeil par les mille voix des vagues natales, en plaçant son suprême repos à l'ombre de la croix, l'auteur de tant de chefs-d'œuvre a tenu l'engagement qu'il avait pris envers la muse chrétienne, "de ne point oublier ses leçons et de ne point laisser tomber son cœur au-dessous des régions élevées où elle elle l'avait placé !"

Plus heureux que le maître illustre à la suite duquel "il se laissait emporter à des allures de style si libres, si hardies, si aventureuses," et qui lui avait communiqué "avec le don d'une harmonie presque musicale, avec l'audace de ses figures, le secret de s'approcher, sans la franchir, de la limite indécise où la prose confine à la poésie [36], le P. Lacordaire a mis plus d'unité dans sa vie ; il n'a jamais eu le triste loisir de "regarder à ses pieds passer sa dernière heure ;" il a connu la sérénité, la résignation, la douceur ; il n'a fait verser d'autres larmes que celles de la pénitence ; et sa tombe tranquille volontairement placée sous les dalles d'une chapelle de collège, au lieu d'être ébranlée par des flots toujours inquiets, trop fidèle image des orages du cœur, ne tressaille que sous les pas de quelques enfants, attirés par la reconnaissance et la piété.

Quoi qu'il en soit, les accents si pénétrants, les cris de cœur, que nous avons entendus, montrent assez quelle force de tendresse, quelle passion de dévouement et de fidélité animait le P. Lacordaire.

Vous disiez autrefois, maître vénéré, que "vous vous accoutumiez en pensée à faire le sacrifice de tout ce que vous aviez si péniblement édifié, et que vous étiez prêt à cette cruelle immolation, pourvu que Dieu et l'amitié ne vous abandonnassent point" [37]. Vous leur avez été toujours fidèle ; et maintenant, à leur tour, Dieu et l'amitié vous prouvent leur fidélité. Par une absence de vingt-sept années, vous n'avez lassé ni les regrets, ni la tendresse ; et vos amis anciens, votre double postérité, vos admirateurs de tout âge et de toute condition vous appellent aujourd'hui, comme si vous deviez les entendre et accourir au milieu d'eux : ils acclament, ils bénissent votre nom. A l'immortalité du ciel, qui est le don de Dieu, ils ajoutent l'immortalité de la terre dont vous n'avez plus souci, mais qui est leur honneur et leur joie.

[36] Paroles de M. Patin aux funérailles de Chateaubriand, 8 juillet 1848.

[37] Lettres à des jeunes gens, loc. cit., 5 nov. 1859

VIII

Pour être, dans cette rapide esquisse des richesses du cœur du P. Lacordaire, non pas complet—je ne puis pas y songer—mais moins exposé à vous entendre signaler mes omissions, il faudrait, messieurs, sortir maintenant du cercle des affections domestiques, il faudrait vous parler des grands objets de tendresse de l'orateur de Notre-Dame et de l'éducateur de la jeunesse. Il faudrait vous dire comment et combien le Père a aimé la France, le Pape, l'Eglise, les âmes ! Vous verriez alors si ce cœur était tendre, s'il était fidèle, s'il était courageux et viril !

Mais je ne le puis pas ; je ne veux point lasser votre admiration, même en vous citant des actes, des paroles, des sacrifices, vraiment dignes d'un héros et d'un saint !

La liberté ! Lacordaire lui a donné sa vie entière ! Il s'est tellement identifié à elle, qu'il s'est appelé lui-même "une liberté !" Il lui a immolé même la joie, même l'honneur de parler dans cette illustre chaire de Notre-Dame de Paris, qu'il saluait de loin, qu'il visitait de près, "comme une seconde et chère patrie !" Quand il a redouté que des chaînes parussent gêner ses lèvres, il est volontairement descendu de ces degrés glorieux, qu'il ne montait jamais sans avancer plus loin dans la gloire !

Ne disait-il pas, avec éloquence :

" Je ne crains pas de perdre avec le christianisme les idées d'ordre, de justice, de liberté forte et légitime qui ont été mes premières conquêtes. Ah ! le christianisme n'est pas une loi d'esclavage ; et, s'il respecte la main de Dieu, qui suscite quelquefois des tyrans, il connaît les limites que l'obéissance ne peut dépasser sans devenir lâche et coupable. Il n'a pas oublié que ses enfants furent libres, à l'époque où le monde gémissait dans les fers de tant d'horribles Césars, et qu'ils avaient créé sous terre, une société d'hommes qui parlaient d'humanité sous le palais de Néron... C'est la religion qui a fait l'Europe moderne... L'Eglise a parlé de raison et de liberté, quand ces droits imprescriptibles du genre humain étaient menacés d'un naufrage commun ; elle a recommandé la foi et l'obéissance, lorsqu'elle a vu la licence de l'esprit et des mœurs jeter les fondements d'une révolution, qui devait tuer le liberté par l'anarchie, et la raison par les autels qu'on lui dressait. Admirable sagesse, qui sait se proportionner à tous les besoins de la civilisation ; qui tantôt presse et tantôt retarde la marche des siècles, pour les amener ou les ramener à ce milieu sage où se trouvent la paix et la vérité, et dont les choses humaines s'écartent sans cesse par un flux et un reflux inévitables ! " [38]

La France ! Lacordaire l'a toujours mise au rang de ses pensées les plus constantes, les plus tendrement inquiètes, les plus passionnées ! Il a voulu pénétrer le mystère de sa vocation, il a tenté de connaître la loi de son histoire ! Il a célébré tous ses grands hommes, et, juste envers le passé autant que dévoué au présent, il a revendiqué hautement le

[38] *Lettres à des jeunes gens*, p. 63-64.

patrimoine entier de grandeur et de gloire qui est l'inaltérable héritage de tous les fils de la France, sans distinction de rang et de parti. Lui-même n'a pas craint de se rendre le témoignage que, " depuis le jour de sa consécration initiale à Dieu, il n'avait pas dit une parole ni écrit une phrase qui n'eût pour but de communiquer à la France l'esprit de vie, et de le lui communiquer sous des formes acceptables par elle, c'est-à-dire avec douceur, tempérance et patriotisme " [39].

Le Pape, l'Eglise, les âmes, avez-vous besoin que je vous rappelle ce que le P. Lacordaire a fait pour être, sans se démentir jamais, un enfant soumis vis-à-vis de la Chaire infallible, un ministre sans reproche par rapport au double dépôt de la foi et des mœurs, un guide vigilant et dévoué, austère sans dureté, affectueux sans faiblesse ?

Et les enfants, l'espoir de la religion et de la patrie, est-ce que le Père ne leur a pas sacrifié, comme saint Paul, lui-même et plus que lui-même en donnant à Sorèze sa gloire, sa vie ? *Impendam, et superimpendar ipse !*

Le 8 août 1854, " il quittait avec joie le monde pour vivre avec des enfants et les jeunes gens, se flattant qu'il s'en trouverait de bons, de constants, de généreux, et trouvant que cette espérance, alors même qu'elle ne serait qu'une illusion, vaudrait encore mieux que les douleurs de la réalité " [40].

Ah ! c'est que le Père sentait profondément que la jeunesse est sacrée à cause de ses périls. " Il faut, s'écriait-il, la respecter toujours. Le bien qu'on fait en la respectant, est un de ceux qui touchent le plus le cœur de Dieu ; car Dieu est l'éternelle jeunesse ; et il se plaît en ceux qui portent un instant, dans le caducité rapide de nos âges, cette ressemblance avec sa propre figure " [41].

Mais, messieurs, pourquoi parler moi-même : voici que de la tombe la main du grand homme a fait un signe ! Voici que sa voix nous arrive, providentiellement fixée sur une feuille jaunie, qu'une admiration jalouse nous avait dérobée, et que ce beau jour nous rend [42]. Ecoutez Lacordaire une fois encore :

" Donc, jeunes gens, — pardonnez-moi si je me tourne encore une fois vers vous, c'est une si vieille habitude que j'y demeure obstinément fidèle, et j'ai d'ailleurs plaidé si longtemps votre cause, que votre pensée me revient à tous les instants, comme votre souvenir et votre image ne cessent de se présenter à moi ; — habituez-vous dès maintenant à conquérir la prudence du magistrat, la justice de l'honnête homme,

[39] 26 janvier 1852.

[40] *Lettres à des jeunes gens*, p. 297,

[41] *Id.*, 6 février 1859, p. 383

[42] Ce manuscrit, rédigé par M. Pillore, avocat de Toulouse, d'après une sténographie qu'il avait tracée au moment où le R. P. Lacordaire parlait dans la chaire de St Etienne, est très-intéressant à étudier : il nous conserve la forme incorrecte, mais originale, puissante et vive, de l'improvisation du grand orateur. La rédaction, arrêtée dans le calme de la cellule, est aussi belle, mais plus savante et plus châtiée. Voir la page 97 des Conférences de Toulouse édit. in-8 ; Paris, Poussielgue, 1857.

“ la tempérance du sage. Mais n’oubliez pas la force du héros, sans laquelle, quoi que vous fassiez, vous ne serez jamais que des hommes et des citoyens vulgaires. C’est en vain que des événements colossaux passeront devant vous, et vous solliciteront à des actions généreuses, vous ne les comprendrez même pas ; et la gloire viendra vous tendre la main, sans que vous la reconnaissiez, et que vous puissiez lui dire son nom.

“ Mais si, de bonne heure, vous vous habituez à l’idée de la force morale, qui fait la véritable grandeur de l’homme ; si, comme Caton d’Utique tout enfant, suspendu par les cheveux, vous répondez à toutes les épreuves par un imperturbable sang-froid, présage d’un âge mûr plus fort encore et plus vigoureux ; alors, vous serez dignes du pays qui vous a engendrés et qui a porté tant de grands hommes !... Alors, vous perpétuez la tradition chrétienne, qui coule aussi dans vos veines comme une sève inépuisée.

“ Mais songez-y bien, il ne s’agit plus ni de la Grèce ni de Rome ; il ne s’agit plus des destinées d’un seul peuple, mais de celle de la civilisation elle-même et de l’humanité toute entière ! Il s’agit de savoir si toutes les nations du monde arriveront à la civilisation du droit, à la civilisation du devoir !

“ ..... Il s’agit de savoir si le droit renaîtra sur la terre avec la vérité ! Ne vous le dissimulez pas : pour cela, il faudra du sang, il faudra des exils, des pertes de biens, des maux sans nombre. Car c’est ainsi que le règne de Jésus-Christ a commencé sur la terre ! ”

Oh ! Père, arrêtez-vous ! Dieu vous a trop exaucé ! Je vois du sang sur la blanche tunique dont vous avez revêtu vos fils ! Et vous, l’homme du droit, de la justice, de la liberté sainte, vous avez donné à l’hécatombe rédemptrice de 1871 vos glorieux enfants, le P. Bourard, le P. Captier et leurs héroïques compagnons.

Vous disiez autrefois, dans votre enthousiasme : “ Mourir ! découvrir son cou, poser sa tête sur un bloc, en s’agenouillant devant Dieu par amour pour ce Dieu rédempteur, voilà la plus grande destinée ici-bas ! ” Et vous ajoutiez : “ Il faut nous jeter, tout faibles que nous sommes, dans l’horreur du supplice, et laisser à Dieu, si l’heure venait, le soin de faire de nous ce que nous voudrions être [43] ! ”

Le supplice d’une longue et dure captivité, les balles fratricides de la Commune, la mort enfin, donnée en haine de Jésus-Christ et reçue par amour pour ce Dieu rédempteur, voilà la gloire immortelle que vos fils de l’un et de l’autre ordre ont moissonnée dans nos discordes civiles et qu’ils déposent en ce jour, comme un trophée, sur votre cercueil !

Répétez donc, ô Père bien-aimé, votre généreuse maxime : “ Le cœur peut mourir en tuant le corps. Je ne connais pour lui que cette fin, mais c’est la fin du combat par la victoire. ” Que vos os reposent en paix dans cet obscur caveau, où vous avez posé vous-même volontai-

rement votre dernier oreiller ! Pour nous, nous vous demandons d'intercéder en notre faveur auprès de Dieu, et nous vous disons avec le poète :

Puisque tu manqueras à la sainte croisade,  
Avant de nous quitter, donne-nous l'accolade !  
Notre cœur, qui faiblit, pressé contre le tien,  
Deviendra plus français et surtout plus chrétien !  
Et tu vivras encor pour les yeux de notre âme,  
Et ton grand souvenir sera notre oriflamme [44].

---

## L'ÉTUDE DU CHANT

---

La voix humaine est certainement le plus beau et plus parfait des instruments. Parmi tous ceux qu'a inventés l'imagination de l'homme, aucun n'est aussi simple et d'un usage aussi facile que la voix.

Pour arriver à la création et à la perfection des instruments artificiels, il a fallu à l'homme de longs labeurs, bien des tâtonnements, bien des essais infructueux ; à celui qui veut cultiver un instrument, il faut encore de longues études, plusieurs années d'arides exercices avant d'en connaître à fond le mécanisme, avant d'en posséder toutes les qualités respectives, toutes les ressources intimes. Il faut qu'il le travaille longtemps avant d'acquérir la pratique nécessaire pour exécuter un morceau de musique d'une manière satisfaisante.

La voix, au contraire, est l'instrument naturel ; chacun s'en sert plus ou moins bien sans travail ni culture. Pour la mettre en jeu il suffit d'un mouvement de l'âme, d'une larme ou d'un sourire, d'un éclair de joie ou d'une ombre de tristesse. Telle quelle soit, riche ou ingrate, séduisante ou disgracieuse, pas une voix qui ne chante ; l'artisan au bruit cadencé du marteau, le marin au roulis des vagues, le laboureur au pas régulier de ses bœufs dans le sillon, la jeune fille aux battements de son cœur. Le chant est comme un mode embelli du langage. La parole simple en est pour ainsi dire la forme prosaïque, le chant la forme poétique. L'homme emploie la parole pour converser avec l'homme, l'âme se sert du chant pour s'adresser à Dieu, ou s'entretenir elle-même des pensers intimes et secrets dont elle aime à se bercer. Echo du cœur, il lui redit sa vie intérieure ; dans le passé ses souvenirs ; dans le présent, ses joies ou ses douleurs ; ses rêves, ses espérances dans l'avenir.

Aussi puis-je dire avec raison que le chant est d'une exécution bien plus naturelle et plus facile que celle d'aucun instrument. Une preuve qui me semble incontestable, c'est que beaucoup de personnes peuvent assez vite apprendre et répéter un air sans la moindre connaissance de musique, et seulement pour l'avoir entendu. Mais, certainement nul ne pourrait l'exécuter sur n'importe quel instrument, s'il y était complètement étranger.

---

[44] J. Reboul, *Poésies nouvelles*, p. 99.

Cependant comment se fait-il, qu'avec cette disposition naturelle que nous avons à chanter, le nombre des bons chanteurs est si inférieur à celui des bons instrumentistes ? C'est une chose inconcevable ; car en réalité, malgré les facilités et les avantages que nous offre le chant, on ne parvient que très rarement à chanter avec ce style pur et correct qui distingue les grands artistes, et qui constitue véritablement l'art du chant.

Je serais même tenté de croire que cette grande facilité que nous avons naturellement pour chanter plutôt que pour jouer d'un instrument, est une des causes primitives pour lesquelles il y a si peu de chanteurs capables de lire à première vue un morceau de chant, tandis que parmi les instrumentistes on en trouverait un grand nombre en état de déchiffrer un air au premier aspect et d'une manière satisfaisante. En adoptant pour le cultiver un instrument qui lui est étranger, l'instrumentiste ne se fait pas illusion ; il sait qu'il ne peut pas compter sur l'aide de la nature, et il n'attend rien que du travail. On l'initie pas à pas au mécanisme de l'instrument, il avance méthodiquement, se familiarise peu à peu avec ses difficultés, il s'étudie à les surmonter, et y parvient plus ou moins. Le chanteur, au contraire, habitué à l'usage naturel de la voix, compte davantage sur cette disposition, et se pénètre moins facilement de la nécessité de l'étude.

Ajoutons qu'on rencontre encore infiniment plus de difficultés à rendre les couleurs musicales avec les instruments qu'on n'en éprouve avec la voix, surtout si cette voix est souple, bien formée et bien conduite, et si la personne qui la possède n'est pas trop dépourvue de théorie, d'oreille et de sentiment musical. Il existe en effet une multitude de nuances, d'accents, de modulations diversement graduées dans l'échelle infinie des *piano* et des *forte*, dont la voix seule est susceptible. Il ne pourrait même en être autrement. La voix est l'organe naturel de l'âme, l'interprète de la pensée ; elle lui obéit spontanément et sans effort ; elle fait partie intégrante de l'homme, elle tient à son être ; il n'est donc pas étonnant qu'elle traduise mieux au cœur les sentiments du cœur, qu'elle exprime toutes les nuances de la pensée avec plus de délicatesse et de précision que ne peut le faire un instrument matériel et étranger à l'homme. A quelles causes donc attribuer cette rareté de bons chanteurs ? En voici ce me semble quelques unes des principales :

Cette pénurie tient d'abord à la rareté des belles voix, j'entends de ces voix remarquables, rares partout, et sans lesquelles il n'est guère possible à un artiste d'arriver au premier rang. Elle tient, en second lieu, au peu de dispositions des personnes qui cultivent le chant : enfin elle tient surtout à l'insuffisance de l'enseignement qui est généralement trop restreint et très incomplet. On n'étudie pas le chant conformément aux bons principes, on n'y emploie pas le temps nécessaire pour s'y perfectionner. On poursuit cette étude plutôt à la faveur d'une oreille plus ou moins heureusement douée, que par l'intelligence et un travail raisonné. On apprend par imitation, mais sur ce point comme presque en toute chose, l'imitation copie plutôt les imperfections que les qualités des chanteurs renommés.

Au premier de ces défauts, il n'y a malheureusement rien à faire,

parce qu'il dépend de la nature. Or, cette grande distributrice est rarement assez généreuse pour accorder à un même sujet tous les dons qui concourent à un chanteur accompli. En effet, parmi les personnes qui se livrent à l'étude du chant, il s'en trouve assez fréquemment qui possèdent une très belle voix, mais à qui manquent les moyens de la faire valoir. C'est comme un magnifique instrument entre des mains incapables de l'animer. L'oreille est frappée par l'ampleur, la richesse et la beauté des sons ; mais rien qui remue l'âme, rien qui parle au cœur dans leur psalmodie sans vie ni couleur, sans goût ni expression. On n'éprouve ni plaisir ni émotion à les entendre ; ils récitent avec tant d'indolence qu'ils laissent leur auditoire aussi froid qu'ils sont eux-mêmes.

GIOVANNI DUCA.

---

### La Leçon de Solfege

---

Prends, mon enfant, ta leçon de solfège,  
Sois pénétré du désir de savoir.  
Quand le chagrin ou l'ennui nous assiège,  
Les chants joyeux font renaitre à l'espoir.  
Les sentiments qui remplissent notre âme  
Sont modulés en suaves accents,  
Et la prière est la note ou la flamme  
Qui monte au ciel comme y monte l'encens.

GUSTAVE NADAUD.

---

### PRIERE DE LA JEUNE FILLE.

---

Seigneur, vous m'avez mise en ce monde où tout passe,  
Où tout s'évanouit, comme la fleur d'un jour ;  
Et souvent, ô mon Dieu ! sans laisser plus de trace  
Que la barque qui fuit sans espoir de retour !.  
Seigneur, préservez-moi des dangers de ce monde  
Et des séductions entraînant plus d'un cœur  
Ignorant des pervers la malice profonde :  
L'innocence est l'esquif sur le flot en fureur !...  
Pour veiller, ô mon Dieu ! sur ma tendre jeunesse,  
Vous m'avez fait le don si doux, si précieux,  
D'une mère aux bras sûrs, soutenant ma faiblesse,  
Mandatitaire ici-bas de la bonté des cieux !  
Conservez-la, Seigneur, bien longtemps sur la terre,  
A fin que son enfant lui prodigue, en retour  
De tous les dévouements d'un noble cœur de mère,  
La tendresse et les soins du filial amour !...

LAURE GLOUMEAU.

## HISTOIRE NATURELLE

### L'ARBRE À ENCENS.

Le *Boswellia serrata* ou *thurifera*, qui produit la gomme-résine connue sous le nom d'encens ou d'oliban, est un arbre des contrées montagneuses de l'Inde. Il fait partie de la famille des Térébinthacées. Quand il a pris tout son développement, il atteint une taille élevée. Ses feuilles, qui poussent à l'extrémité des rameaux, sont composées de huit à dix paires de folioles oblongues, alternes, pubescentes et dentelées. Les fleurs sont petites, de couleur verdâtre, disposées en épis dressés, plus courts que les feuilles : on y distingue un calice à cinq divisions, une corolle à cinq pétales, dix étamines, un stigmate partagé en trois lobes ; la capsule est également à trois côtes, à trois valves, à trois loges, contenant chacune une seule graine.

C'est du tronc de cet arbre que découle l'encens, sous la forme d'une résine fluide, qui ne tarde pas à se solidifier. Elle forme alors des larmes tantôt rougeâtres, tantôt d'un jaune clair, dures, lisses, demi-transparentes, friables, à cassure brillante, ordinairement de la grosseur d'une fève. On pratique des incisions sur le tronc du *Boswellia* pour provoquer un écoulement abondant de cette précieuse résine.

L'Afrique fournit une autre sorte d'encens moins aromatique et moins apprécié. Il est de forme irrégulière, de plus petit volume, moins dur, moins cassant, opaque et recouvert d'une poussière blanchâtre. Il provient, dit-on, non pas, comme on l'a cru longtemps, d'un conifère, le *Juniperus thurifera*, mais d'un arbre de la tribu des Amyridées, appartenant ainsi que le *Boswellia*, à la famille des Térébinthacées.

L'encens était aussi fort recherché des anciens. C'est surtout de l'Arabie qu'ils le tiraient. Hérodote rapporte que les Phéniciens l'apportaient aux Grecs, qui, comme on sait, en mêlaient la fumée balsamique à celle des victimes sacrifiées aux dieux. Il ajoute, d'après un renseignement fabuleux auquel il semble ajouter foi, que les Arabes, pour pouvoir récolter l'encens, faisaient brûler sous les arbres qui le produisaient une gomme appelée styrax, afin d'écarter d'innombrables petits serpents volants qui gardaient ces arbres et qui ne les auraient pas abandonnés si les vapeurs du styrax ne les en avaient chassés. C'est sans doute aussi de l'Arabie que les Hébreux recevaient l'encens qu'ils offraient à Jéhovah, et dont Jérémie dit au nom de l'Eternel : " Qu'ai-je besoin de l'encens qui vient de Séba, du roseau aromatique d'un pays lointain ? Vos holocaustes ne me plaisent pas, et vos sacrifices ne me sont pas agréables."

Les premiers chrétiens ne tardèrent pas à admettre l'encens dans les cérémonies de leur culte.—*Le Magasin Pittoresque.*

---

## HYGIENE

### LE RÉGIME DE L'HOMME DE CABINET

La vie dans le cabinet de travail n'est pas suffisamment réglée, quand on a fixé à l'activité intellectuelle du travailleur des conditions et des

limites nécessaires. Si c'est un travers commun et une erreur dangereuse pour l'homme de lettres ou de science de s'abstraire dans sa pensée, et de se faire, oublieux de la vie physique, une vie purement intellectuelle, l'hygiéniste a le devoir de le rappeler à la réalité. La conservation de la santé ne s'accommode que bien rarement de pareilles abstractions, et les fonctions essentielles de la vie de nutrition ne sont pas impunément négligées ou maltraitées.

Combien de fois le travail fait oublier, remettre indéfiniment le repas ! Le plus souvent, c'est en se hâtant, l'esprit tout préoccupé d'une œuvre interrompue à regret, que l'on cède à des exigences importunes ; on rentre dans le cabinet de travail et on reprend la plume sans le moindre temps d'arrêt. Une fois par hasard, passe ; mais tous les jours et à tous les repas ! C'est une mauvaise économie de temps, qui ne profite pas, dans la mesure où on le croit, au travail, et qui nuit fatalement aux digestions et à l'estomac. Qu'importe que l'on cite quelques hommes exceptionnellement robustes, qui se soumettent à ce régime et y résistent ? Ce n'est pas la loi commune, que deux organes aussi importants de l'économie, le cerveau et l'estomac, fonctionnent à la même heure ; ils ne peuvent, sans se nuire, appeler à eux la vie, le sang, l'influx nerveux, et réclamer pour chacun d'eux, exclusivement, les forces de l'organisme. Littré, qui se vante, dans le règlement de vie qu'il s'était fait, pendant la rédaction de son *Dictionnaire*, d'avoir imposé sa volonté à son estomac, avoue au moins qu'il n'avait agi qu'*experimentalement* et après s'être bien démontré qu'il n'en souffrait pas. Racine, qui joignait à une vive imagination une raison, une rectitude de jugement parfaites, estimait " que le temps qui suit le repas n'est pas le plus propre pour concevoir les choses bien nettement " ; il en concluait " qu'il ne faut pas se mettre à travailler sitôt après le repas ". Et il ajoutait l'exemple au précepte.

Il sera toujours préférable pour tous de faire suivre le repas d'un intervalle de repos, de diversions, de récréation, à l'intérieur ou à l'extérieur, avant de reprendre le travail. En outre, chacun sait qu'il est sage, quand on a un travail sérieux à faire, de mettre son estomac au régime, de se borner à un *repas d'homme d'esprit*, à un de ces diners de Platon, qui, fort médiocres peut-être le jour où on les mangeait, étaient trouvés délicieux le lendemain. Cette règle est toujours vraie pour la très grande majorité des hommes, quoi qu'en disent ceux qu'elle gêne, ou ceux qu'elle humilie.

Allègue-t-on que le temps manque pour s'accorder ainsi après les principaux repas, c'est-à-dire une ou deux fois par jour, quelques instants de repos, nous disons : il n'y a pas de travail intellectuel, si élevé soit-il, qui ne comporte toujours, en quelque mesure, certaines occupations exigeant une moindre application, occupations peu ou point absorbantes, voire même des détails plus ou moins mécaniques : recherches à faire dans une bibliothèque, rangements de livres, éléments matériels de travail à préparer, dossiers à mettre en ordre, pièces à classer, signatures à donner, etc... Si l'on ne peut faire trêve absolue de travail après le repas, que l'on réserve au moins pour ce moment un genre de besogne qui, s'il ne vaut pas un exercice plus complet et plus

général, laisse reposer la tête, au bénéfice de l'estomac et des fonctions digestives.

A qui n'exerce que son cerveau et non ses membres, à qui ne mêle pas les exercices de la vie active aux travaux de la pensée, le régime étroit s'impose. La ration alimentaire n'a qu'une base logique ; elle doit toujours être calculée sur les pertes de l'organisme, puisqu'elle est destinée à les réparer. On comprend à quel chiffre minime, en azote et en acide carbonique, se résolvent les pertes quotidiennes, chez un homme qui sort à peine de son cabinet de travail. Tout ce qui, dans l'alimentation, excédera la dose nécessaire ne sera pas moins préjudiciable au travail qu'à la santé.

Dr A. RIANT.

---

---

## BIBLIOGRAPHIE

### Religion

LE DIES IRÆ, histoire, traduction, commentaire, par le P. Charles Clair, S. J. Beau volume grand in-16 elzévir, sur papier teinté chiné, orné d'encadrements gravés sur bois d'après les livres d'heures de Simon Vostre, Vérard, Pigouchet, etc.—Prix : 6 fr. F. J. Féchoz, 5 Rue des Saints-Pères, Paris.

Ce beau volume, enrichi à chaque page d'encadrements artistiques parfaitement appropriés au texte contient, avec une étude historique et littéraire, pleine d'intérêt, sur l'admirable Poème des Fins dernières, un commentaire tiré de l'Écriture sainte et des Pères qui résume toute la doctrine catholique sur ce grave sujet. Rien de plus instructif et de plus consolant. Partout la crainte salutaire des jugements de Dieu est tempérée par l'espérance. Aussi ce livre recevra-t-il un favorable accueil de ceux-là surtout qui cherchent une solide consolation dans leur deuil. Tout y parle du ciel et des choses éternelles. Des pages blanches sont réservées aux *souvenirs de famille*, triste et cher Memorial de ceux qui ne sont plus. L'office des Morts, imprimé en appendice, complète ce livre de méditation et de prière, le plus convenable présent qu'on puisse offrir à des parents, à des amis, pour témoigner ou pour reconnaître une douloureuse sympathie.

---

---

### Education

L'ÉDUCATION DE L'ENFANT AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE, d'après les lois de la physiologie, de la psychologie, de la morale et de la religion, par M. l'abbé Morère, docteur en théologie, vicaire de Saint-Séverin. Un beau volume in-8 de 600 pages.

“ Tandis que la Révolution, répudiant toutes les nobles traditions qui ont assuré à la France le premier rang dans le concert européen, organise son enseignement sans Dieu, et cherche à soustraire l'enfance à l'influence légitime de l'autorité paternelle, n'est-il pas naturel qu'on

porte ses regards sur l'avenir, et qu'on éclaire les peuples sur les qualités que doit avoir l'instituteur, sur l'importance et le but de l'éducation."

Ainsi parle M. l'abbé Morère dans l'*Avant-Propos* de l'ouvrage que nous venons recommander aux parents et aux maîtres chrétiens.

Voilà certes un livre qui promet beaucoup et cependant donne plus encore ! L'*Education*, en général, est déjà un assez vaste sujet : l'éducation, *d'après les lois de la physiologie, de la psychologie, de la morale et de la religion*, paraît sans limites ; mais les cinq parties de l'ouvrage de M. l'abbé Morère sont bien plus étendues que ne l'indiquent le titre et le sous-titre lui-même.

" Au dix-neuvième siècle, observe l'auteur, l'éducation des enfants occupe tous les esprits. Mais comment faut-il la faire ? Voilà le problème à résoudre.

" Cultiver, exercer, développer, fortifier et polir toutes les facultés physiques, intellectuelles, morales et religieuses qui constituent dans l'enfant la nature et la dignité humaine, donner à ces facultés leur parfaite intégrité, les établir dans la plénitude de leur puissance et de leur action ; par là, former l'homme et le préparer à servir sa patrie, à être utile à ses semblables et élever son âme jusqu'à Dieu : telle est l'œuvre importante de l'éducation.

" Or l'éducation repose, comme sur ses fortes assises, sur la physiologie, la psychologie, la morale et la religion."

L'auteur indique ensuite l'*intention* de diviser son ouvrage en six parties : la première, consacrée à la physiologie et à l'hygiène ; la deuxième, à la psychologie ; la troisième, à l'influence des doctrines de la société ; la quatrième, à l'éducation maternelle, primaire et secondaire ; la cinquième, à l'éducation des filles [cours supérieur] ; la sixième, à l'enseignement religieux. Mais, de *fait*, l'ouvrage ne renferme que cinq parties ; car l'éducation supérieure des filles est passée sous silence. En revanche, on trouve un appendice sur les mariages mal assortis et leurs conséquences funestes qui se termine par ce mot de Montaigne : " Le mariage n'a que l'entrée de libre."

S'il est des livres dont on a pu dire qu'on ne saurait rien en retrancher, il en est d'autres auxquels il serait difficile de rien ajouter ; à cette dernière catégorie appartient l'*Education de l'enfant au dix-neuvième siècle*. Est-ce une critique ? Est-ce un éloge ? Nous croyons qu'il mérite à la fois l'une et l'autre. Sans doute il peut être parfois avantageux d'avoir sous la main, réuni dans un seul volume, tout ce qui touche de près ou de loin à l'éducation de l'enfant ; mais, ne regrette-t-on pas souvent aussi de ne trouver qu'une simple nomenclature, là où l'on s'attendait à rencontrer une démonstration suivie ?

Nous nous plaisons, du reste, à reconnaître que cette *encyclopédie* de l'éducation de l'enfant ne renferme aucune proposition qui ne soit parfaitement d'accord avec les saines traditions des écoles catholiques. La plupart des jugements de l'auteur sont même formulés avec une précision de pensée et une fermeté de style qui subjuguent l'esprit et

entraînent la conviction. Quiconque parcourt avec soin l'*Education de l'enfant au dix-neuvième siècle*, restera persuadé avec M. l'abbé Morère que " bien élever les enfants, c'est améliorer le présent et rendre prospère l'avenir"; ce que Leibnitz exprimait ainsi : " J'ai toujours cru qu'on réformerait le genre humain en réformant l'éducation de la jeunesse."

V. MERCIER, S. J.

---

## CARNET D'UN CURIEUX

---

### LES PEINTRES D'APRÈS LEURS PALETTES.

Je sors de chez Beugniet, j'ai encore dans les yeux le curieux et étincelant feu d'artifice que je viens de contempler pendant plus d'une heure.

Le symyathique marchand de tableaux de la rue Laffitte possède sur les murs de son antichambre une précieuse et unique collection dans ce Paris blasé où l'épithète " unique " a été depuis longtemps mise en disponibilité pour retrait d'emploi. Cette collection se compose d'autographes spéciaux : les palettes de presque tous les peintres connus de la fin du siècle.

On pourrait faire un cours d'esthétique devant cette collection typique que M. Beugniet doit léguer à l'Etat. Nos diverses écoles modernes sont représentées là, avec leurs tendances nettement accusées, leurs programmes, leurs manifestes, leurs moindres nuances.

Et Corot ! mort cependant en pleine apothéose après les longs et cruels débats que l'on sait, il n'a jamais obtenu du jury la grande médaille d'honneur, mais ce succès lui importait peu. Il était, à la fin de sa vie, accablé de commandes qui faisaient compensation avec les temps où il disait, railleur et convaincu :

— J'ai enfin vendu un tableau et je le regrette, car sans cela j'avais la collection complète.

La palette de ce peintre exquis est carrée comme celles d'ailleurs de la plupart des paysagistes. Ils choisissent cette forme parce qu'elle s'adapte mieux à la boîte à couleurs et laisse les silhouettes contournées aux peintres de genre ou d'histoire qui, travaillant à l'atelier, n'ont pas besoin de courir la campagne le sac au dos.

L'aspect des tons fraternisant entre eux dans une promiscuité incohérente rappelle, d'une façon frappante, les couleurs un peu grises, brouillasseuses, humides, harmonieuses qui sont l'essence même de la facture de Corot. Aucuns rouges, très peu de verts, du chrome et surtout du blanc d'argent.

Bien différente la palette d'Isabey, qui a été la première de la collection et autour de laquelle sont venues se grouper les autres sur le panneau ou elles sont toutes arrangées en panoplie. Les rouges et les bleus dominent. C'est un désordre curieux, des couleurs raclées au

couteau s'amoncellent en colline près du pouce Fébrilement, la brosse a été chercher les moindres places nettes pour essayer les tons, à droite et à gauche, en bas et en haut, partout : on dirait une plaque de marbre aux veines longuement accentuées. Au centre l'artiste a bouché une place vide avec une pochade nerveuse représentant une dame de la cour de Henri II.

Edouard Detaille a donné à M. Beugnet l'idée de faire illustrer les palettes qu'il voulait collectionner. Aussi, comme Isabey, il a peint sur la sienne un cuirassier enlevé de quelque coups de pinceau. C'est l'unique point de comparaison, par exemple. La modeste planchette qui a servi à l'exécution de tant d'œuvres remarquables est nette, propre, polie, astiquée comme un garde municipal en faction. Les couleurs posées méthodiquement par petites touches ressemblent à des pains à cacheter. En commençant par la gauche, je note : le bitume, la terre de Sienne brûlée, la terre de Sienne naturelle, l'ocre jaune, la laque jaune, le vert anglais. Au centre le bleu. Ça et là quelques essais délicats, pondérés, posés proprement.

Moins accentuée chez de Neuville, cette correcte tenue du ménage, mais préoccupation analogue pour le placement naturel des couleurs, qui sont allignées comme un peloton de fantassins à la manœuvre.

Engène Lambert couvre sa palette de larges essais au milieu desquels saute un chat au minois éveillé, et Bonvin n'utilise que les bords de sa planchette, ce qui lui a permis de peindre sur le reste une carmélite assise un chapelet entre les doigts.

Berne-Bellecour doit tenir sa palette perpendiculaire, car ses essais, semblables à des larmes, ont coulé verticalement. Un ton vert bleuâtre domine. Le peintre militaire a posé au centre un petit chasseur à pied, dont il a le secret, crâne, résolu, le genou en terre et le fusil à l'épaule. Pour Protais, beaucoup de vert, de gris et de grandes balafres comme essais. Quant à Vibert, il rompt avec la règle académique, qui veut que l'on dispose les couleurs en gamme chromatique allant du blanc au noir. Lui ne tient aucun compte des gradations d'usage et met le blanc au centre, du vert émeraude à l'une des extrémité et à l'autre de la terre de Sienne brûlée.

Gustave Doré a signé d'un souvenir et d'un regret à la patrie exilée son immense palette : une cigogne au long cou, perchée sur un cheminée d'Alsace. A côté, la toute petite palette de Ricard, à peine recouverte de couleurs, forme un frappant et curieux contraste. Il existe autant de différence entre elle et celle de Bonnat, qu'entre les portraits exécutés par les deux peintres. L'auteur du *Christ en Croix* fait de larges essais, frottant ses brosses, on le sait, avec une fièvre rageuse. Un peu partout, à la diable, de vigoureux tons de chair, d'épaisses léchades de bleu laqueux : tout vous aide à retrouver les procédés, l'aspect, le faire des œuvres de Bonnat.

Le sexe aimable n'est représenté que par Mme Madeleine Lemaire. Il est vrai qu'elle tient très coquettement l'étendard du charme et de la grâce. Une avalanche de roses odorantes et fraîches, qui semblent comme posées par une main habile, sur une coiffure de bal, cache en

partie les fibres du bois. Les couleurs sont arrangées avec tant de soin et tant de goût que l'on croirait volontiers contempler un écran de porcelaine préparé pour la circonstance. Il est impossible qu'il sente l'essence, il doit fleurir la verveine ou le vétiver.

L'une des premières palettes possédées par cet aimable marchand de tableaux date déjà de vingt ans. Et la dernière ? direz-vous, il n'y en a pas, car il en arrive toutes les semaines rue Laffitte, chacun des artistes connus aimant beaucoup M. Beugniet et voulant figurer dans ce petit musée, qui doit aller d'abord au Luxembourg, et plus tard au Louvre.

Une dernière réflexion pour finir :

Je ne voudrais pas gâter le bonheur de son propriétaire. Il est déjà assez malheureux de ne rien avoir de Decamp, mais je lui garantis qu'il existe cependant de par le monde une palette qui manquera toujours à sa série—c'est celle de Rubens, que la Belgique montre avec orgueil.

PAUL EUDEL.

---

## NOTES D'UN LISEUR.

---

### Les Romans—Opinions de jeunes filles.

L'excellente revue *La Femme et la Famille*, qui a pour habitude de soumettre à ses lectrices un certain nombre de questions qui provoquent des réponses fort intéressantes, pose, dans un de ses derniers numéros, la question suivante : " Pourquoi défend-on la lecture des romans de pure imagination, particulièrement aux jeunes filles ? ", en la faisant précéder du mot de J. J. Rousseau : Jamais fille sage n'a lu de roman.

" Chacune de nos bien-aimées correspondantes, dit Mme C. d'Alins, directrice de la Revue, a trouvé à bon droit, que les romans de pure imagination faussaient l'esprit et corrompaient le cœur : l'esprit perd sa droiture, la raison son bon sens, le jugement sa fermeté, à vivre dans un monde fictif, imaginaire, chimérique, loin de la vie réelle, sérieuse pratique ; le cœur perd ses nobles aspirations, ses naïves tendresses, ses saintes affections, au contact continu des amours profanes, des défaillances honteuses, des passions déréglées. Sans peine l'on comprend que ces œuvres néfastes s'emploient habituellement à rendre le vice aimable et la vertu ridicule, à colorer le mal des aspects les plus séduisants et à flétrir le bien en le rendant austère, âpre, ridicule même et par trop infructueux. Tout cela a été compris, senti et exprimé par les plumes, toujours intéressantes malgré leur inexpérience, de tant de nos jeunes lectrices. Et puisqu'il faut nous borner, citons seulement quelques passages de nos correspondantes :

Trop jeune encore pour traiter une question aussi sérieuse, je me contenterai de vous dire les raisons qui m'ont fait désertier le roman, je dis le *bon* roman, car j'ai été assez heureuse pour toujours éviter le mauvais.

En sortant de pension, j'ai eu la folie du roman. Il me faisait vivre dans un monde idéal qui allait si bien à mes goûts et à mes aspirations ! Mes héroïnes étaient mes meilleurs amies, je vivais bien plus de leur vie que de la mienne...

Bientôt je m'aperçus des graves inconvénients de cette vie factice : il me fallait bien toujours revenir à moi-même et au monde réel. Mais ici je m'ennuyais, je rêvais, je souffrais. Où trouver la perfection entrevue ? Je m'impatientais, souvent contre moi-même. Il est si difficile de s'avouer sa propre imperfection !...

Un second inconvénient que m'apportait la lecture des romans d'imagination, c'était l'inutilité d'une vie qui se passait presque entièrement dans la compagnie d'êtres chimériques. Je pleurais leurs imaginaires malheurs, quand il y a tant de vraies douleurs à consoler. Et toutes mes facultés intellectuelles et morales se dépensaient ainsi sans profit. Bref, je dépensais en pure perte un temps précieux, et mon genre de distraction était devenu une véritable infirmité !

Cela compris, j'ai fermé les romans, et, me connaissant incapable d'en lire peu, je n'en ai plus lu du tout. Je conseille ce moyen radical à toutes celles, qui, comme moi, sont faibles et sensibles. Ce n'est pas d'ailleurs si coûteux : il y a dans la vie et dans l'histoire tant de romans attrayants, touchants et vrais !

Depuis que les romans sont pour moi lettre morte, j'affirme que j'ai éprouvé bien des émotions *véritables*, qui valent bien les autres, et si je n'ose encore me poser pour l'amante passionnée de la vie réelle, je reconnais du moins qu'elle m'a appris à supporter mon prochain et moi-même : c'est quelque chose.

Pardon, madame, de cette longue dissertation si peu autorisée. Veuillez croire à toute l'affectueuse reconnaissance que je vous ai pour le plaisir que m'apporte tous les mois votre intéressant journal.

LIZZIE.

La lecture des romans de pure imagination est à bon droit interdite aux jeunes filles, parce que, chez elles, l'imagination est en général très vive et que la lecture de ces sortes de romans est propre à l'exalter encore. En dévorant ces pages brûlantes qui n'offrent rien de réel, on se forme un idéal purement chimérique et l'on trouve, par suite, la vie de famille, cette vie pleine de douceur et de charme pour les cœurs aimants, trop prosaïque. Ces lectrices deviennent vite des incomprises, en attendant qu'elles soient de vieilles filles insupportables ou de mauvaises ménagères : les romans préparent mal à raccommoder des chaussettes, bercer des enfants, surveiller le pot-au-feu, etc., etc.

AUBÉPINE.

Les ouvrages d'imagination ou romans sont *particulièrement* interdits aux jeunes filles, parce qu'ils sont dangereux surtout pour elles. Ils leur faussent l'esprit, quand ils ne leur gâtent pas le cœur. Ces ouvrages ne représentent-ils pas trop souvent la vie comme un chemin semé de

fleurs, comme un banquet gracieux, comme un concert enchanteur, tandis que, pour chacune de nous, hélas ! dans une proportion plus ou moins grande, la vie se résume en ces mots : travail, souffrance, dévouement, sacrifices acceptés volontiers, avec l'unique espoir des jouissances qui nous attendent dans un monde meilleur.

G. DESCOMTES.

L'imagination, celle surtout des jeunes filles, ressemble trop à l'oiseau capricieux qui aime à se perdre dans l'espace, et livre, avec délices, son aile audacieuse aux vents du large. Or le roman, œuvre de pure imagination, favorise précisément cette tendance dangereuse de l'esprit si vif, mais bien novice et tout de surface de la jeune fille, dont il alimente les rêves et trouble le cœur innocent. Il faut sans doute un peu de poésie dans la vie, mais de cette poésie suave, qui reedit et chante le beau, le vrai et le bien, et dont on ne craint pas de causer en famille, au coin du feu, les soirs d'automne ou dans les longues veillées de l'hiver. Or, le roman n'est point cela, sans doute, les purs sentiments n'ont pas besoin de voile.

Dans le roman, il en est du héros comme d'Hercule et *tutti quanti*, chez les Grecs : les vertus et les vices d'un grand nombre sont pris en faisceau et reportés sur la tête d'un seul : de là, des perfections ou des monstres, et partant une idée fautive de l'humanité ; leur manière de vivre et de se conduire n'est pas plus normale, et de là le dégoût de l'existence uniforme, à laquelle nous sommes, Dieu merci ! condamnées pour la plupart.

Quel supplice, pauvre rêveuse... du bel idéal qui t'enchant ! Tomber, à chaque instant, des splendeurs de tes rêves romanesques dans l'engrenage inévitable des vulgaires événements, des déceptions constantes !..

GRILLON DU FOYER.

La lecture des romans fausse le jugement et gâte le cœur ; de plus, elle nous dégoûte des devoirs sérieux de la vie en nous faisant vivre dans un monde qui n'est point le nôtre. Les jeunes filles sont trop impressionnables et manquent ordinairement trop d'expérience et de fermeté pour résister à l'attrait de ces lectures qui favorisent au plus haut point les passions naissantes : " J'y prends ce que je veux ", disait quelqu'un. — " Vous y prenez ce que vous voulez, parce que vous y prenez tout, " lui répondit-on.

Réponse admirable !

SOLITAIRE.

La lecture des romans amène, à brève échéance, ou le mariage avec un aventurier, qui ressemble peu au héros entrevu : pauvre idole dont les pieds d'argile se montrent vite !.. ou.. la coiffe de sainte Catherine, faute de l'idéal, qui ne s'est pas rencontré sur notre route.

MATHILDE.

## MOUVEMENT DE LA LIBRAIRIE

### DERNIÈRES PUBLICATIONS

Chez Bellet & fils, 4 Avenue centrale, Clermond-Ferrand : *Cours élémentaire de Littérature*, à l'usage des maisons d'éducation, par l'abbé Tapon ; 6<sup>e</sup> édition, revue et corrigée par un professeur de rhétorique. 1 vol, in-32, cart. 2 fr. 50.

Chez Challamel & Cie, 5 Rue Jacob, Paris—*Les constitutions modernes*, Recueil des Constitutions actuellement en vigueur, par F. R Dareste et P. Dareste, 2 vol. in-8, 18 fr.—*L'hypothèque judiciaire*. Etude critique de législation française et étrangère [*Prix Rossi*], par J. Challamel, in-8, 6 fr.

A la Librairie du patronage St. Pierre, Nice—Manuel du jeune prêtre, par l'abbé Cantegril, 1 vol in-16, 370 p. 2 fr.

Chez Desclée, DeBrouwer & Cie, 41 Rue du Metz, Lille—Almanach de la jeune fille chrétienne. 1<sup>ère</sup> année 1 vol. in-4, 1 fr.

Chez Bloud & Barral, Rue Madame, 4, Paris.—*Histoire de la Littérature française* sous la monarchie de Juillet 1830-1848, par Jeanroy-Félix. 1 vol. in-8 5 fr.—*Nouvelle défense de l'Eglise*, ou Réflexions sur quelques faits du jour, par l'abbé Rossignol 1 vol. in-18, 2 fr.—*Pratique de l'enseignement du catéchisme*, par l'abbé Moudouit, 4<sup>e</sup> éd. 3 vol. in-18, 10 fr. 50.

Chez Haton, 35 Rue Bonaparte, Paris.—*La ruche poétique*, par l'abbé W. Moreau, in-8, 7 fr. 50.

Chez McClurg, Chicago.—*The national revenues* : A collection of Papers by American Economists in-16. 245 p. \$1.00

Chez Kellogg & Co, New-York.—*How to train the Memory*, by R. H. Quick, in-16 40 p.

Pour paraître prochainement chez Lippincott —*The Writer's Handbook*, manuel de composition et de style.—*A Cyclopædia of Diseases of Children*, and their treatment, Medical & Surgical, edited by J. M. Keating.

Chez Lockwood & Sons, 7 Stationer's Hall Court, London.—*The Foreign commercial Correspondent*, English, French, German, Italian and Spanish, by C. E. Baker, Cr. 8vo, cloth 5s.—*Antiseptics* : a handbook for Nurses, by Annie M. Hewer, Cr. 8o. 1 s. 6 d.

Chez Cassell & Co, London—*Cassell's shilling Cookery*. Limp cloth, 1s.

La Revue *La Femme et la Famille* est publiée à la Librairie Palmé, 76 Rue des Saints-Pères, Paris. L'abonnement pour le Canada est de 14 fr., avec les annexes. Texte seul 8 fr. 32 pages grand in-octavo par mois.